

DOMINIQUE PONCHARDIER

**LA MORT
DU CONDOR**

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1976.

CHAPITRE I

Quand mon chauffeur Vitoux amorce son demi-tour sur l'Avenida Arce pour éviter le gratte-ciel de l'Université, une vague de gosses en blouses grises, cartables au dos, surgissant d'une rue transversale, coupe nos arrières, nous forçant à poursuivre notre chemin. Nous progressons lentement, soumis au flot. A la jonction de l'Avenida Arce et du Prado, ils sont entassés en bloc, immobiles mais vociférants. Inquiets, nous abordons les premiers rangs. Je lance à mon chauffeur :
– Vire à gauche, à la bibliothèque.

Mais dans la frange du barrage des manifestants en culottes courtes, Vitoux est obligé de tourner à droite devant la statue du Libertador imputrescible sur son cheval de bronze pointant son épée vers un avenir incertain, car longues matraques en main, sanglés des baidriers de cuir enserrant leur formidable carrure kaki, les hommes de la Guardia civil, épaule contre épaule, sur plusieurs épaisseurs, nous barrent les rues montantes et le Prado qui conduisent au cœur de la ville; disproportionnés face à leurs adversaires miniatures, impassibles et décidés, ils ont des faces de Sioux.

Les gosses balancent des coups de pied dans notre

carrosserie. Nous sommes obligés de couper leur foule hurlante pour descendre à droite vers le río Chocallapu, qui nous offrirait un dégagement si nous parvenions à le rejoindre. Mais nous sommes envasés dans la multitude d'enfants forcenés. Vitoux gagne mètre par mètre, faisant souvent rugir le moteur débrayé.

Soudain les manifestants décident de ne plus nous laisser passer. Ils se précipitent sur la voiture avec l'intrépidité japonaise conférée à l'hidalgo par une ou plusieurs gouttes du sang indien de l'Alto. Nous sommes immobilisés. Les pierres commencent à valser, bientôt suivies par les détonations et les impacts des grenades lacrymogènes. Nous commençons à tousser, à pleurer, à renifler. Ces « jeunes étudiants », qui en possèdent déjà l'expérience, nouent un mouchoir sur leur nez. Ils essaient d'ouvrir les portières que nous venons de verrouiller. Lippe boudeuse, les yeux bleus outrés, Vitoux me jette :

— C'est pas possible, ils ont dix ans!

La carrosserie oscille dans le flux et le reflux des révoltés aux prises avec les carabineros. Par moments, Vitoux arrive à progresser de quelques mètres. Les gosses ont reçu des renforts qui digèrent les pénétrations isolées de la Guardia bastonnante. Les jeunes encaissent des horions, mais plus souvent c'est un carabinero furieux, toujours impassible, qui chute sous des grappes de poulbots hispano-indiens. Par endroits, blouses grises et uniformes kaki palpitent sur le sol dans un fouillis devenu farouchement silencieux. Nous voilà bloqués. Je suggère à Vitoux d'arrêter le moteur. Il se tourne vers moi; avant qu'il n'ait ouvert la bouche, je le coupe :

— Ça va, tu vas me dire que c'est trop bête de se faire

assommer par des enfants. Mets donc le fanion d'ambassade.

Il ne m'a pas encore répondu qu'une énorme pierre fait voler en éclats la vitre de ma portière. Presque tout de suite je sens couler le sang sur ma figure. Un manifestant me dévisage. Nos regards se croisent, se pèsent. Il hésite. Son expression enfantine se fige impénétrable alors qu'il soulève avec peine un gros pavé presque aussi lourd que lui pour le jeter dans la voiture. Je passe mes deux mains par le trou béant de la vitre cassée et lui subtilise le projectile. Vitoux remet en route :

— Ça va, je les écrase! Vous êtes blessé!

Je gueule :

— Non, mets le fanion!

Il soupire, entrouvre sa portière et sort la hampe à la main. Assailli par une nuée de galopins, il vocifère :

— France! France!

Malgré les apparences, l'appel n'est pas grandiose. Ça va tourner à l'aigre. Je descends à mon tour et je beugle :

— *Embajador de Francia!*

Les gosses restent interloqués, bien que peu accessibles au sublime. Je déploie ce pavillon et le tends à Vitoux qui le brandit au-dessus de nous. Par chance nous sommes à un moment d'étale. Si quelques pierres résonnent sur la carrosserie, les assaillants indécis font le cercle, pendant que Vitoux visse la hampe sur l'aile de la voiture. J'entends crier :

— *Embajador ladrón!*

C'est alors qu'un homme jeune qui me paraît charmant étant donné l'opportunité de son intervention me dit en bon français :

– On vous prenait pour un gringo.

Or ce qualificatif de « gringo » ne s'applique pas aux Européens à La Paz.

L'événement avait dû faire du bruit car une forte colonne de carabiniers, larmoyant comme tout le monde dans les fumées de lacrymogène, nous ouvre le passage.

Assis à mon bureau, torse nu, le superbe sparadrap sur la joue que m'ont collé les époux Cardi, je rassure au téléphone le ministre des Affaires étrangères bolivien, lui affirmant que je ne suis absolument pas outragé par des inconséquences d'étudiants en herbe.

Survient Tounet, ma femme, qui m'apporte chemise et vêtements de rechange.

– Tu te rends compte, me dit-elle, on venait de me téléphoner, m'annonçant le pire : tu étais grièvement blessé, et Vitoux, prisonnier des « mutins ».

Une toute petite coupure par éclat de verre et pourtant mes vêtements étaient inondés de sang. En haute altitude, la moindre blessure saigne toujours abondamment. Détail croustillant, à vivre si haut perché, le sang prend une teinte si foncée qu'il semble noir.

C'est quand même une drôle de chose cette capitale de La Paz, étagée de 3 400 à 4 100 mètres d'altitude – à 4 000 dit-on par commodité. Étrange, étrange Bolivie, faite à l'image de son inénarrable Melgarejo. Ce tyran vaincu qui avait immédiatement repris le pouvoir à son vainqueur en l'assassinant après lui avoir emprunté un pistolet pour « se suicider »; le meurtre fut réalisé à l'esbroufe, devant les aides de camp figés de stupeur; dans la même foulée, passé du

bureau dictatorial au balcon, Melgarejo s'était fait applaudir par la foule : « Regardez-moi, c'est toujours moi qui commande, puisque c'est moi qui suis vivant. » Ô Bolivia, terre du courage et de la peur.

Tant il est vrai que la fonction crée l'organe, ce que j'avais eu tant de mal à avaler passe maintenant plus facilement, y compris les mondanités. A chacun sa leçon, je recevais depuis quelques mois celle de la patience : le « maintien ».

Nous sommes en « soirée » au clouf « La Paz » (club se prononçant clouf, en cette bonne ville). Le cérémonial est très poussé dans cette turbulente république sud-américaine : baisemains, claquements de talons, inclinaisons du buste, ordres de préséance, papotages *et tutti quanti*.

Notre réputation de Français fait toujours son effet. Ma femme est noyée dans un envahissement de mâles chamarrés, civils et militaires. Personnellement je suis enveloppé par les dames. Mais finalement, je me trouve accaparé par une créature aux yeux de feu glissés dans un regard filtré. C'est l'épouse d'un haut technicien français détaché au service d'un pays voisin. Elle me regarde, se plonge dans la mélancolie, me réclame une cigarette. Pendant que je cherche mon briquet, elle appuie sournoisement sa hanche à la mienne. Elle rejette la fumée de sa cigarette par les narines :

– Appelez-moi Maryse.

Je dévisage avec placidité cet être vigoureux, en bonne santé, bien constitué.

– En fait, mon cher ambassadeur, susurre-t-elle,

pour vous je voudrais être « La femme qui vient de loin ». Pour moi, vous êtes « l'Aventure ».

J'approuve avec gravité, cherchant un biais pour m'esbigner. Pourtant, je suis troublé, car elle a une façon de respirer...

– Vous parlez peu, observe-t-elle. Vous pensez qu'un diplomate doit savoir se taire?

J'allume une cigarette à mon tour.

– Il peut aussi parler beaucoup pour ne rien dire.

– Je vois, conclut-elle, vous méprisez ces gens.

– Pas du tout, ils m'intéressent. Je fais comme vous, m'efforçant de ne pas en avoir l'air, je les regarde.

Les salles sont bondées, notre Alliance française est très vivace. Les directeurs, M. et M^{me} Prince, nous livrent au président local. « Je suis de pure souche espagnole », me précise celui-ci. Mais il ne lui manque que les plumes sur la tête. Ce qui me fait penser que l'Espagne n'a pas été seulement envahie par les Maures.

Nous voilà installés en première position, ma femme et moi. Le président m'envoie quelques mots de bienvenue, je lui réponds en français puisque le lieu l'exige. Les poétesses entreprennent leur tournoi. Nous devons rester figés et finement dégustateurs.

C'est à compter de ce jour que s'est vraiment opéré le dégel entre mes attachés et moi. Je viens de les repérer, réfractés par une glace. Monloubou le Culturel et Leport le Commercial sont en train de se gonfler la rate, sans savoir que je les vois.

Les poétesses sont des êtres touchants, mondiaux et effrayants. La joute atteint son comble lorsqu'une vieille dame me régale d'un chant guarani aux accents

déchirants. Les applaudissements se déchaînent. L'ambassadrice de France remet un souvenir à chacune de ces dames. Elles nous offrent leurs poèmes dédicacés. Je place une allocution très remarquée.

Puis je me rue sur Monloubou et Leport que je dévisage avec une froide sévérité. Mais l'un d'eux estime d'une voix pénétrée :

— Vous avez été gâté, monsieur l'ambassadeur, c'était très beau.

Évidemment ces faits quotidiens jetés en vrac peuvent donner à penser que je faisais bon marché de ce pays et de mon métier. Il n'en est rien. Bien au contraire, j'étais pris par la gravité et l'importance du rôle que je pouvais tenir dans ce que je voyais se dérouler sous mes yeux, dans la philosophie de la vie qui s'en dégagait. En fait, la vie est toujours disparate, singulièrement en Bolivie, ce pays que j'ai beaucoup aimé. D'ailleurs ne pas avoir l'air de prendre les choses au sérieux, c'est la vraie façon d'accéder au sérieux. C'est bien la gravité de la vie.

Nous ramenons Ricardo. Son vieux chauffeur est grippé. En le reconduisant chez lui, nous étudions le voyage que nous devons entreprendre en sa compagnie jusqu'à Riberalta, au fin fond du Beni, au confluent du Pando et du Matto Grosso, dans le prolongement de l'Amazonie.

Nous avons sympathisé tout de suite avec Ricardo, portant un patronyme à tiroirs multiples, convenons par exemple de Suarez y Santelmo y Alminar y, etc. C'est un homme passionné sous une apparente réserve. Il est jeune, beau, mais avec maturité. Il descend d'une des grandes familles de Bolivie. Il possède des biens considérables en Amérique latine et en Europe. Son

éducation à la française n'a pas estompé son hispanisme lyrique, nuancé par la mélancolie bolivienne. Il ne profite pas de sa fortune, préférant vivre modestement, mais dans ce pays dont il est fait. Son père et lui ont su garder quelques vieux serviteurs amarrés à la famille en dépit de la révolution de 1952; ces gens de maison fatigués, mais dévoués, transmis comme une hérédité, ont vu naître le père, puis le fils, et donnent à l'existence de ces derniers une qualité, un luxe exceptionnels — bien que fort élimés, effrangés. Telle est leur demeure : usée, poussiéreuse, silencieuse, riche en trésors cassés, chaude et nostalgique comme le vieux cœur d'un grenier. Donc, tel est Ricardo.

Dans la voiture qui nous ramène à la Résidence, nous somnolons. Nous habitons à l'autre bout de la ville endormie, nous avons le temps de rêvasser.

Au hasard du trajet dans les rues noires, je pense à mon arrivée avec des yeux neufs dans cette Bolivie. Je n'avais jamais été diplomate et je ne connaissais pas les Andes. Nos quatre premiers jours à La Paz se sont passés sous le signe de la stupéfaction. Ni en Grèce, ni en haute Provence par temps de mistral, la limpidité de l'air n'est comparable à celle de l'Altiplano. Et il y règne le silence particulier à la très haute altitude.

Je demande à Tounet :

— Tu aimes ce pays?

Elle entrouvre un œil :

— Tu vois, à part l'Himalaya et le Tibet que je parviens à imaginer maintenant, je pense que la Bolivie est la seule région de la terre où l'on puisse trouver quelque

chose d'aussi énorme et fort que la Cordillère royale, avec l'Illimani dominant La Paz.

Elle se tait. Je vois passer dans ma tête cette ville. Sauf pour quelques vieilles rues espagnoles et un pan de la façade de l'église San Francisco, chacun des composants en est laid et pourtant l'ensemble fait de cette cité l'une des plus belles et des plus impressionnantes du monde.

Après les premiers jours d'étonnement, les jambes s'affermissent, l'organisme s'habitue peu à peu à la grande altitude, je devrais dire : il négocie avec elle.

Nous avons souhaité le bonsoir à notre fidèle Vitoux, ce vieux Gaulois qui m'accompagne depuis longtemps dans ma vie errante.

Nous occupons la vaste salle de bains où en général nous faisons le point de la journée. L'altitude, après vous avoir écrasé de fatigue à la fin du jour, vous place au moment où vous pourriez enfin vous reposer, dans une sorte d'insomnie faite à la fois de fièvre nerveuse et d'abrutissement. Je soupire :

— Marre...

— Pourtant, observe Tounet, passant sa chemise de nuit alors que je cherche toujours un introuvable pantalon de pyjama (il y a un sort sur mes malheureux frocs), pourtant il faut quand même que tu organises la visite du général de Gaulle.

Certes j'avais à déployer pas mal d'énergie et de ruse pour entraîner les autorités locales plus ou moins capables d'assurer un spectacle aussi grandiose, dans une ville aussi endormie que Cochabamba, puisque j'avais fait admettre par Français et Boliviens que

les 2 700 mètres d'altitude de Cochabamba se prêtaient bien mieux à une visite de chef d'État que les 4 000 mètres de La Paz. Et, pour régler des problèmes de sécurité, je devais entrer dans les coulisses de l'Armée et aussi m'insérer dans les couches paysannes. Nous rejoignons notre chambre.

Je bâille, je m'étire et maugrée :

– Crevant, mais ça me fait découvrir les hommes... Hum, sont encore plus loufoques que nous, sur leurs altitudes démentes aux glaciers tropicaux et dans leurs vallées aux moiteurs équatoriales!

A mon côté, Tounet semble s'endormir comme une masse.

Je pense que ce diable de pays est difficile à comprendre. Chacune des provinces qui le composent – ce qu'on appelle ici un « département » – est très isolée des provinces voisines. Chacune d'elles a son tempérament propre, bien distinct de celui de l'autre, et pourtant, par le fait que les Indiens ont la passion des voyages, ils véhiculent à travers tout le territoire une ambiance particulière.

CHAPITRE II

Mon attaché culturel, Monloubou, mince, agile, chauve et marrant, s'empoigne avec la langue espagnole :

— Elle est charnue grâce à *garganta*, *barriga*, *escopeta*, *corazón*, deux verbes être, deux verbes avoir...

Le nez à la fenêtre de la Chancellerie, nous regardons vivre l'Avenida Camacho qui s'allonge sous nos yeux.

— Ce que j'aime, moi, c'est leur utilisation courante du passé simple : *se fué*... Où est Totor? — *Se fué*, « il s'en fut »... Et *ha muerto*, donc! Pas mal, hein : « il a mouru »...

Survient Leport, mon « commercial », dégingandé, blond. Il est maigre lui aussi. Bien sûr ils sont jeunes tous les deux et on a du mal à grossir en haute altitude. Leport est époustoufflé :

— Vous avez dû bougrement leur plaire, monsieur l'ambassadeur, je viens de lire la communication des Haciendas (Finances)...

— Hé là!... C'est quand même pour assurer la visite du chef de l'État français.

— Vous invoquez une raison d'un échelon qui dépasse

les fonctionnaires. Vous évoquez ce qui correspond à votre domaine officiel à vous, à vos visites au président Estenssoro et aux ministres. Mais ce que vous font les Haciendas, c'est du déblocage finassier et immédiat. L'astuce vient de ce fonctionnaire que vous avez rencontré et lui, il se fiche bien des chefs d'État. Vous lui avez été sympa, c'est tout. Ils sont comme ça. Un fonctionnaire, un homme politique, un banquier, qu'il soit espagnol ou indien de souche, octroiera toutes ses faveurs, même illicites, à un parent ou à un ami, mais on ne pourra rien tirer de lui par pression. Les Boliviens n'ont aucune crainte du coup sur les doigts. D'un côté c'est sympathique, mais d'autre part il est bien difficile de les pousser à agir. Il faut leur plaire et il faut que cela soit dans leur humeur du moment.

Mes adjoints sont à La Paz depuis bien plus longtemps que moi, donc ils connaissent mieux ce pays.

— Vous prétendez que les fonctionnaires sont autant de petits rois indisciplinés?

— Ils ne redoutent rien, intervient Monloubou, car ils considèrent la sanction comme attachée à la fonction publique. Elle fait partie de leur vie comme pour d'autres la faim et la maladie. On en subit les calamités avec philosophie. Si l'on n'admet pas une fois pour toutes cette optique de l'existence, on ne comprend rien à ce pays.

Les Boliviens sont charmants et... insaisissables. Le visage de la Bolivie s'ouvre à vous, il vous sourit, puis il se referme doucement, aimablement inexpressif, comme si de rien n'était : « J'ai labouré la mer », a dit Bolivar.

Nuitamment, notre jeune et séduisant Ricardo vient nous chercher à la Résidence. Nous sommes censés partir avec lui dans son hacienda, Tounet et moi, sur le Titicaca. En fait, son vestige de chauffeur nous conduit bien chez Ricardo, mais à La Paz. Nous pourrions, demain, à la première heure du jour, décoller secrètement pour Tipuani. J'ai eu beaucoup de mal à circonvenir Arturo, notre pilote préféré, pour qu'il obtienne d'un de ses copains notre embarquement sur cette ligne. C'est un vol déconseillé aux « V.I.P. ».

Le matin, à la fin de la nuit, pénétrant directement sur le terrain, nous embarquons en douce dans l'avion de Tipuani, Tounet et moi, pleins de curiosité, mais aussi pleins d'appréhension. Ricardo nous ayant précisé :

— Vos noms sont bien enregistrés sur la liste des départs, mais on les biffera ce soir au retour pour ne pas laisser de trace de votre passage. Et, en attendant, vous seriez couverts par l'assurance dans « le cas où ».

Tipuani est une mine d'or en pépites (extraites d'un rio) qui doit impérativement être ravitaillée par air. Un D.C. 3 assure une liaison quotidienne. Nous comprenons vite ce qu'il en est.

Les passagers prient, alors qu'à 6 000 mètres on contourne le flanc du mont Huayna Potosi pour aller survoler une mer de nuages qui nous cache totalement la configuration du sol. Le pilote transpire. Il suit sa route sur sa montre, c'est-à-dire en mesurant son trajet au temps écoulé. Il oblique brusquement à droite. Au bout d'un certain nombre de minutes, les yeux rivés sur sa montre, il pique dans les nuages. Il est de plus en plus transpireux. Nous sommes cahotés par les remous de la Cordillère, environnés d'un coton épais

qui s'effiloche contre les hublots et brusquement nous crevons les nuages, nous plongeons. Tout l'avion bourdonne de prières. Surgissent de part et d'autre de nous deux immenses murailles de pierre. La percée est calculée à quelques secondes près. Nous sommes descendus de 6 000 à 600 mètres. Mais si l'arrivée sur Tipuani est en bonne visibilité, son val est incurvé. Pour décrire cette courbe, l'avion incliné de 20° s'insère dans une vallée aux parois rapprochées. On a l'impression qu'il est obligé de se pencher pour pouvoir passer tellement c'est étroit. Sur le terrain, l'appareil touche d'abord d'une roue, puis des deux, et finit par s'arrêter en bout de piste, pas loin des rocailles.

Nous n'avons pas bougé d'un cil, mais quand nous voulons parler nous avons de toutes petites voix. Je complimente Ricardo alors que nous récupérons quelque force avant de débarquer de l'avion où plane maintenant un lourd silence.

— Tu étais impassible, Ricardo.

— Ah... je t'ai plu?

Je ne remarque même pas qu'il m'a tutoyé à son tour. Mais Tounet, qui a retrouvé son équilibre coutumier, questionne le pilote :

— Vous faites ça tous les jours?

— Non, deux fois par semaine. Nous sommes quatre à assurer la ligne. Peu de travail et la solde est bonne.

De l'avis de ce spécialiste, c'est stimulant. Un voyageur a une chance sur sept cents d'y laisser sa vie, ce qui est relativement peu. Mais pour les pilotes du trajet de Tipuani, les « chances » s'accumulent, étant donné la fréquence des vols. Or, tous les pilotes boliviens se portent volontaires pour ce service et ce sont les meilleurs qui obtiennent le parcours : le goût du courage

DOMINIQUE PONCHARDIER

La mort du Condor

Précédé de sa légende, le vieux guerrier Dominique Ponchardier fut un jour nommé par de Gaulle ambassadeur de France à La Paz, Bolivie. Diplomate peu conventionnel, pour un pays lui aussi hors du commun.

C'est d'abord vivre dans une capitale qui s'échelonne entre 3 800 et 4 200 mètres d'altitude, ce qui pose quelques problèmes pour l'existence quotidienne. Et pourtant, tout de suite, ce fut le coup de foudre. Coup de foudre pour ce pays où l'on trouve aussi bien la jungle que des glaciers, et le fabuleux lac Titicaca. Coup de foudre pour ses habitants, fougueux mais sans rancune, charmants mais imprévisibles.

L'ancien baroudeur devenu ambassadeur y découvrira des révolutions dont l'horaire est annoncé à l'avance par les journaux. Une vieille sorcière indienne qui lui fait voir des têtes volantes. Il devient l'ami de Barrientos et du colonel Zenteno, qui devait finir assassiné en plein Paris. Il croise d'énigmatiques anciens nazis, grands criminels de guerre. Il reçoit un jour la visite d'un étrange Argentin en qui il reconnaîtra plus tard Che Guevara.

Car l'arrestation de Régis Debray et la mort romantique du Che se produisent pendant la mission de Ponchardier à La Paz. Sur cette histoire, l'auteur apporte de l'inédit. Il n'a cessé d'agir un seul jour, dans la coulisse, pour sauver la vie, infiniment menacée, du jeune Français tombé aux mains des troupes boliviennes.

Ce livre est un témoignage vivant, truculent, souvent drôle, mais qui porte aussi la marque d'un homme habitué à affronter loyalement d'autres hommes, à jouer en toute connaissance de cause le jeu de la vie et de la mort.

Dominique Ponchardier, né en 1917 à Saint-Étienne, compagnon de la Libération, a déjà raconté dans d'autres livres certains épisodes de sa vie : la Résistance, dans *Les Pavés de l'Enfer*; Djibouti où il fut Haut-Commissaire, dans *La Dame de Tadjoura*. On sait que par ailleurs, sous le pseudonyme d'Antoine Dominique, il a inventé le Gorille, dans la Série Noire.

